

# LE RÉVEIL DE L'OMBRE

*roman*

Don Leone

*Le Réveil de l'ombre*

Don Leone

© 2026 Patrick Fasoletti

Publié sous le pseudonyme Don Leone.

Tous droits réservés.

Toute reproduction, même partielle, est interdite  
sans l'autorisation écrite de l'auteur.

ISBN : 978-2-8399-5318-4

Première édition — 2026

## Prologue

Tout commence par un silence.

Pas un silence apaisant. Un silence épais, suspendu, presque hostile — comme si le monde entier avait retenu son souffle et oublié de le rendre.

Il ne sentait rien. Ni douleur, ni chaleur. Pas même la frontière de sa peau, cette fine ligne qui dit à un corps où il s'arrête et où commence le reste.

Il flottait quelque part entre deux états, sans savoir lesquels. Entre l'allumé et l'éteint. Entre un avant qu'il ne connaissait pas et un rien qui n'avait pas encore de nom.

Au fond du crâne, une pulsation. Faible, lointaine, patiente. Régulière comme un signal lancé dans le vide, qui attend une réponse ne venant jamais.

Il voulut ouvrir les yeux.

Une lumière trop blanche le gifla. Froide, crue, sans nuance. Pas la lumière d'un matin — celle d'un lieu qui n'a jamais connu la nuit, et qui n'a rien à cacher parce qu'il n'y a rien, ici, qui puisse se souvenir.

Autour, des sons flous, déformés. Des souffles réguliers. Des froissements. Peut-être des voix. Peut-être seulement des machines qui se parlaient entre elles, très loin, dans un langage qui ne le concernait pas.

— Vous m'entendez ?

La question fendit l'air. Simple. Calme. Et pourtant elle tomba sur lui comme une main posée sur une épaule dans le noir. Elle semblait venir d'un endroit sans contours.

Il n'avait pas de réponse. Pas encore. Il n'était même pas certain d'être celui qu'on cherchait à atteindre.

Il tenta de bouger. Quelque part, un fil se rebrancha à demi ; ailleurs, rien. Aucun signal, aucun accusé de réception. Comme si une moitié de lui n'avait pas été rallumée, et qu'il ne restait, de l'autre, qu'un corps à moitié en ligne.

— Est-ce que vous savez où vous êtes ?

La voix revenait, toujours aussi calme. Mais chaque mot devait traverser un brouillard trop dense pour l'atteindre dans son for intérieur. Il ne savait pas. Il ne savait rien. Ni le lieu. Ni le moment. Ni comment il était arrivé là. Et surtout — pas son nom.

— Comment vous appelez-vous ?

Le trou noir se confirma. Aucune syllabe ne remonta. Aucun visage. Aucune date. Pas même une émotion familière à quoi se raccrocher. Juste le vertige. Et ce blanc, partout, dedans comme dehors.

Il était là. Objectivement là. Un poids, une forme, une chaleur posée sur quelque chose. Un corps qui respirait, qui entendait, qui obéissait presque. Mais à l'intérieur, il n'y avait personne pour dire moi. Une enveloppe intacte. Et pas d'habitant.

Alors une pensée le traversa — la première, peut-être, de cette nouvelle existence. Une pensée qu'il n'osa pas formuler tout haut, tant elle était froide : si je ne me souviens de rien, si je ne suis personne... qui vient de se réveiller dans ce corps ?

Et pourtant, sous le vide, quelque chose résistait. Un souffle. Un instinct. Une braise minuscule, enfouie très bas, qui ne portait ni nom ni souvenir, mais qui murmurait, obstinée : ce n'est pas la fin.

Il ne comprenait pas encore ce qu'il était. Ni pourquoi il était là. Ni ce qu'on attendait de lui. Mais il le savait, sans l'ombre d'un doute.

Ce n'était pas une mort. Ce n'était pas une renaissance. C'était un commencement. Le point zéro.

Dans le silence trop blanc, sans mémoire et sans nom, une ombre venait d'ouvrir les yeux.

## Chapitre 1: Réveil sans monde

Un flash blanc.

Puis plus rien.

Puis, lentement, une chambre. Le monde ne lui revint pas par des idées ni par des souvenirs, mais par de la matière : des murs, une lumière, un goût dans la bouche. Ici, tout semblait figé. Le silence y était presque liquide, si dense qu'on aurait pu s'y noyer. Les murs étaient lisses. Trop lisses. Sans une fissure, sans une trace, sans le moindre défaut où le regard aurait pu s'accrocher. Rien, ici, ne portait la mémoire de quoi que ce soit.

La lumière tombait du plafond, crue, verticale, et découpait des ombres nettes comme des coupures.

Il tenta de bouger. Le bras droit répondit, engourdi, lourd, mais présent. Le gauche, lui, resta muet. La jambe gauche aussi. Comme si une moitié de lui n'avait pas encore été rallumée, comme si le signal, quelque part, ne passait pas jusqu'au bout. Son visage semblait glisser d'un côté, affaissé, figé dans une expression qui n'était pas la sienne.

Un goût de métal emplissait sa bouche. La gorge à vif, râpée de l'intérieur, gardait la trace tenace de quelque chose qui y avait longtemps séjourné — et qu'on venait tout juste de lui retirer.

Il ne savait pas s'il faisait jour ou nuit. Aucune fenêtre, aucune horloge : rien, dans cette pièce, ne donnait l'heure. Le temps s'y était arrêté, ou bien il tournait sur lui-même, sans matin ni soir.

Des pas, soudain. Précipités. Une silhouette entra, vêtue de clair, suivie de deux autres. Elles échangèrent des regards. Leurs voix filtraient à peine, retenues, prudentes.

— Le côté gauche... toujours aucune réponse.

Puis l'une d'elles se pencha vers lui et prononça quelque chose. Deux syllabes, peut-être. Un nom. Le sien, sans doute. Mais le mot tomba en lui sans y allumer quoi que ce soit, comme une clé glissée dans une serrure qui n'existait plus. Ce n'était qu'un son. Un son adressé à quelqu'un qui n'était pas encore là.

Il voulut poser une question. Où suis-je. Qui êtes-vous. Que m'est-il arrivé. Les mots se formèrent quelque part, mais on ne lui laissa pas le temps.

On l'évitait, poliment, comme on évite le regard de quelqu'un dont on connaît déjà la mauvaise nouvelle. D'autres mots flottaient à la place, lâchés à voix basse, techniques, opaques : relocalisation. Analyse cognitive. Scanner sensoriel. Des fragments d'un langage qui parlait de lui sans jamais s'adresser à lui.

Puis, dès l'instant où ils comprirent que ce côté-là ne répondait pas, tout s'accéléra.

On le souleva. Des mains fraîches, gantées, sûres. Pas brutales. Simplement efficaces, comme on déplace un objet précieux dont on connaît la valeur mais pas l'histoire. La lumière du couloir lui brûla les yeux, longue, linéaire, sans fin. Un signal sonore, bref. Une vibration sous lui.

Le plafond se mit à bouger. Non — ce n'était pas le plafond. C'était la pièce entière. La structure. Il était couché à l'intérieur de quelque chose qui se déplaçait. Une capsule. Un caisson. Une boîte en mouvement dont il ne voyait pas les parois.

Il referma les yeux. Le poids de son crâne l'écrasait contre l'appui. Quand il les rouvrit, les lumières avaient changé. Bleutées, à présent. Pulsées. Elles battaient à un rythme régulier, comme une respiration qui n'était pas la sienne. Une sensation de glissement, douce, continue.

Puis plus rien.

Il rouvrit les yeux une fois encore. D'autres visages. D'autres regards. Un plafond plus haut. Des murs plus clairs, presque argentés. De nouveaux appareils autour de lui, silencieux, attentifs. L'air y semblait plus dense, plus lourd à respirer.

Avait-il été déplacé ? Ou avait-il rêvé la pièce précédente ? Il n'avait aucun moyen de trancher. Sa mémoire ne fixait presque rien : quelques images restaient, accrochées on ne sait comment, tandis que d'autres s'effaçaient à mesure, sans logique, sans qu'il puisse prévoir lesquelles. Le présent lui filait entre les doigts comme du sable.

Plus tard — une heure, un jour, il n'aurait su le dire — une silhouette droite s'approcha. Regard fuyant. Voix neutre. Elle échangea quelques mots avec quelqu'un resté hors de vue, puis laissa tomber une phrase étrange, presque absurde :

— L'identité reste silencieuse. Mais certaines fonctions répondent. Les gestes. Les enchaînements. Les automatismes... sans intention visible derrière.

Un mot ne fut pas prononcé. Et pourtant il flotta dans la pièce, trop net pour être innocent : réinitialisation.

Il resta là, immobile, couché. Comme un code sans personne pour l'exécuter.

Puis, les jours suivants — s'il s'agissait bien de jours —, quelque chose se remit lentement en marche. Cela commença par un picotement, très loin, dans la main gauche. Presque rien. Puis un doigt bougea, à peine, comme réveillé d'un trop long sommeil. Plus tard, ce fut le bras. Puis la jambe. Chaque retour arrachait aux silhouettes un murmure satisfait, une note prise à voix basse, comme si, un à un, ses modules se remettaient en ligne.

Le côté gauche revenait. Mais à contrecœur, en dernier, plus lent que le reste, comme s'il gardait pour lui une part d'absence qu'il ne rendrait jamais tout à fait. Son visage, peu à peu, cessa de tomber. Et, à un moment qu'il n'aurait pas su situer, il parvint à refermer entièrement la main gauche. Le poing serré, il le contempla longtemps, sans joie ni soulagement. Juste cette étrangeté : une partie de lui obéissait de nouveau, sans qu'il sache qui, au juste, donnait l'ordre.

C'est peut-être pour cela qu'ils vinrent, cette nuit-là.

Vers ce qui devait être le milieu de la nuit, une silhouette entra. Pas un visage familier ; aucun ne l'était. Un ton plat, presque administratif :

— Les relevés sont bons. Vous allez pouvoir rentrer.

Il tourna à peine la tête.

— Rentrer où ?

— Chez vous.

Il cligna des yeux. Chez lui. Les deux mots ne renvoyaient à rien. Aucune porte, aucune adresse, aucun couloir familier ne se dessinait derrière eux.

— Et... c'est où, chez moi ?

Un silence tomba. Une hésitation. Puis un regard, soudain plus inquiet, comme si la question venait de révéler une faille que personne n'avait anticipée. On murmura quelque chose, hors de portée. Des pas rapides quittèrent la pièce.

Il resta seul. Le froid revenait par vagues. Ainsi, ce n'était pas seulement cette moitié de corps qui avait refusé de répondre — elle, au moins, était revenue. C'était tout le reste. Il ne se souvenait de rien. Pas de l'endroit où il était censé vivre. Pas des gens qui l'attendaient peut-être. Pas de lui-même. Son corps, on le lui rendait, morceau par morceau. Mais l'habitant, lui, manquait toujours à l'appel.

On ne lui reparla pas de sortie. Pas tout de suite. On le garda.

Combien de temps ? Il aurait été incapable de le dire. Les jours ne se déposaient nulle part : certains laissaient une trace, d'autres s'effaçaient sans retour. Il aurait juré que des semaines s'étaient écoulées. Peut-être n'était-ce que quelques jours. Le temps ressenti et le temps réel avaient cessé de coïncider.

Chaque jour, des visages différents entraient dans la pièce. On l'observait. On notait. On mesurait. On lui tendait des objets, un stylo, une clé, une image, et l'on guettait sa réaction, la moindre étincelle de reconnaissance. On lui faisait entendre des voix enregistrées, on lui montrait des visages sur des écrans. À force, il finit par deviner les questions avant qu'on les pose :

— Vous souvenez-vous de votre nom ?

— Ressentez-vous des douleurs sans origine ?

— Reconnaissez-vous cet objet ? Cette voix ? Ce visage ?

Rien, ou presque. De loin en loin, une bribe accrochait quelque part, sans qu'il puisse dire si c'était un vrai souvenir ou seulement l'envie d'en avoir un. Tout le reste passait à travers lui. Il n'était plus quelqu'un qu'on aidait. Il était un cas qu'on observait, une pièce qu'on cataloguait, un mécanisme dont on cherchait à comprendre pourquoi une partie s'était éteinte, et pourquoi l'autre, obstinément, continuait de fonctionner.

À un moment — il n'aurait pas su dire lequel —, il rouvrit les yeux : une silhouette entra, un petit appareil noir à la main.

— Votre appareil n'arrête pas de vibrer, dit-elle. Il y a des messages.

Il le prit. L'écran s'alluma. Verrouillé. Une suite de signes était réclamée, un code qu'il n'avait jamais su. Il secoua la tête. La silhouette hésita, puis souffla :

— Essayez, peut-être... avec votre doigt ?

Il posa le pouce sur la surface. Un dé clic. L'écran s'ouvrit.

Il ne connaissait pas le code. Son corps, lui, était le code.

Un flot de messages apparut. Des noms inconnus. Des phrases pourtant familières, chaleureuses, inquiètes. Maya. Clara. Noah. D'autres encore. Ils demandaient comment il allait. Ils parlaient de ce qui s'était passé, de son réveil, avec des mots doux et prudents.

Il lut sans lire. Des lettres, des sons, des émotions qui appartenaient à quelqu'un d'autre.

La silhouette reprit doucement l'appareil.

— Je vais leur répondre. Juste pour dire que tout s'est bien passé. Qu'il y a eu un contretemps. Que depuis le réveil... les souvenirs ne se fixent plus qu'à moitié.

Il hocha la tête. Ce n'était pas un mensonge.

Il y eut ensuite des échanges, étalés sur une durée qu'il n'aurait pas su mesurer. Des messages qu'on tapait pour lui, des réponses qu'il relisait sans les ressentir. Puis, un jour — ou ce qui en tenait lieu —, deux visiteurs franchirent la porte.

Clara. Noah.

Grâce aux images de l'appareil, il savait à peu près à quoi s'attendre. Il avait étudié leurs visages, tenté de les imprimer quelque part en lui, de leur trouver une place. En vain. Quand ils entrèrent, ce fut comme accueillir deux inconnus dans un salon qui n'était pas le sien.

Il leur sourit. Un sourire d'hôte poli.

— Bonjour madame. Bonjour monsieur.

L'émotion monta d'un coup dans les yeux de Clara. Elle ne dit rien. Elle ne pouvait rien dire. Ces quatre mots venaient de lui apprendre, mieux que n'importe quelle explication, l'ampleur de ce qu'il avait perdu : non pas seulement des souvenirs, mais elle. Eux. Tout ce qu'ils avaient été, ensemble, et dont il ne restait plus, de son côté, qu'une politesse d'étranger.

Ils restèrent un long moment. Ils parlèrent. De lui. D'eux. Du monde dehors, qu'il ne se rappelait pas davantage. Et tandis qu'ils parlaient, quelque chose, en lui, se mit à travailler en silence.

Car pendant qu'il hochait la tête, qu'il répondait par des phrases prudentes, une autre voix montait, tout au fond. Qui suis-je ? D'où est-ce que je viens ? Suis-je seulement... d'ici ? Il n'arrivait à rien exclure. Ni qu'il vienne d'ailleurs. Ni qu'il ait glissé, sans le savoir, depuis un autre monde. Ni même qu'il ne soit pas tout à fait un homme, mais quelque chose qu'on

aurait fabriqué, assemblé, mis en marche. Le doute restait ouvert, béant, sans fond.

Et pourtant, au milieu de ce vertige, une chose, une seule, se dessinait avec une netteté cruelle. Il la lisait dans les yeux de Clara, dans la mâchoire serrée de Noah, dans cette tristesse dont il ne comprenait pas la source mais qu'il sentait, épaisse, à chaque regard : ces gens le connaissaient. Ces gens l'aimaient. Et lui ne pouvait rien leur rendre. La seule certitude qu'il avait de lui-même, à cet instant, tenait dans une phrase qu'il n'osa pas dire à voix haute : à ce jour, je ne fais que du mal à ceux qui m'aiment.

La fatigue le submergea, brutale. Ils comprirent. Ils repartirent. Lui resta.

Une autre fois — toujours cette impossibilité de dire quand —, un jeune homme se présenta. Seul.

Parmi les messages de l'appareil, il y en avait eu un qu'il n'avait su relier à personne : signé « ton fils ». Un fils. On lui avait attribué un fils comme on ajoute une ligne sur une fiche — et voilà que la ligne prenait un visage.

Le garçon entra, les épaules un peu raides, s'efforçant de sourire. Il s'assit près du lit. Il parla peu. Il regardait cet homme couché comme on regarde une photographie qui ne ressemble plus tout à fait au souvenir qu'on en gardait.

Il chercha, sur ce jeune visage, une évidence, un air de famille, quelque chose qui aurait crié « c'est le tien ». Il ne trouva qu'un inconnu poli, qui retenait en lui quelque chose de bien plus grand que ce qu'il laissait paraître.

Ils échangèrent quelques phrases prudentes. Puis le jeune homme se leva.

— Je vais pas rester trop longtemps. T'es fatigué. Mais... je serai là. Quand tu sortiras, je t'attendrai chez toi. Je t'expliquerai tout. Les codes, les papiers, la maison. Tout.

Il hésita une seconde, comme s'il voulait ajouter un mot plus tendre, puis y renonça. Il posa juste une main brève sur son bras, et s'en alla.

Resté seul, il fixa la porte close. Un fils. Quelque part, dehors, il avait un fils qui, lui, se souvenait de tout. Et cette idée, loin de le réchauffer, ouvrit en lui un vertige de plus : combien de gens, dans ce monde, portaient de lui un souvenir qu'il ne pourrait jamais leur rendre ?

Il y avait aussi, il l'apprendrait plus tard, une fille. Une deuxième enfant. Elle était venue, elle aussi, tout au début, quand il flottait encore entre deux mondes. Elle s'était tenue là, dans l'ombre, à écouter ceux qui s'occupaient de lui expliquer ce qui n'allait pas, à recueillir des mots trop lourds pour ses

épaules. Mais elle n'était pas restée. Un jour, bien plus tard, elle le lui dirait presque comme un reproche : ce n'était pas à elle de porter ça, de se tenir dans ces couloirs à ramasser une douleur qui n'était pas la sienne. Et celle-là, il ne la reverrait pour ainsi dire jamais. Une enfant de lui, quelque part, qui avait choisi de rester dans l'ombre. Il ne pouvait pas lui en vouloir. Il ne se souvenait même pas de lui avoir donné une raison de rester.

Les cycles se ressemblaient tous. Une lumière trop blanche, un picotement sourd derrière les yeux, puis le silence qui reprenait toute la place — sans qu'il pût jamais dire si c'était le matin, l'après-midi ou la nuit. Et cette sensation, toujours la même : le monde, autour de lui, tournait. Les autres avançaient, se souvenaient, s'inquiétaient, vivaient. Lui seul stagnait, immobile, posé dans un présent sans attaches. Une ombre qui attendait qu'on veuille bien lui dire qui elle était censée être.

Et puis, cette attente prit fin. Pas grâce à lui. Grâce à elle.

Car dans l'ombre, quelqu'un s'était battu pour lui. Maya. Sa sœur de cœur — même s'il ne savait pas encore ce que ces mots recouvraient. C'était elle qui était venue, elle qui avait discuté, insisté, négocié avec ceux qui décidaient. Eux ne voulaient pas le rendre au monde sans garantie. Ils exigeaient un référent. Quelqu'un qui le connaîtrait mieux que personne, et qui accepterait de répondre de lui.

Ce fut elle. Elle s'y engagea sans hésiter : elle l'appellerait chaque jour. Tous les jours. Et si, une fois, il ne répondait pas, elle devait prévenir un habitant de son village, un voisin qui avait ses coordonnées, chargé de lui écrire, puis de venir frapper à sa porte pour s'assurer que tout allait bien.

Un filet de sécurité, tendu autour de lui par des mains qu'il ne reconnaissait pas.

Et c'est peut-être là que se nichait le plus étrange. Il avait un fils. Le fils était venu, s'était assis près de lui, avait promis d'être là. Il aurait fait le plus naturel des référents. Pourtant, ce ne fut pas lui qu'on choisit. Ce fut Maya. Personne ne le lui expliqua. Personne ne parut même trouver cela curieux. Lui-même ne mesura que bien plus tard à quel point ça l'était.

Comme si, dans cette histoire, quelqu'un, quelque part, avait déjà décidé qui veillerait sur l'ombre. Et que cela ne s'était pas joué selon les règles ordinaires.